

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Edith Turner, *Heart of Lightness. The Life Story of an Anthropologist*

Frédéric Bertrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/20652>

DOI : [10.4000/lhomme.20652](https://doi.org/10.4000/lhomme.20652)

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 487-488

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Frédéric Bertrand, « Edith Turner, *Heart of Lightness. The Life Story of an Anthropologist* », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/20652> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.20652>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Edith Turner, *Heart of Lightness. The Life Story of an Anthropologist*

Frédéric Bertrand

RÉFÉRENCE

Edith TURNER, *Heart of Lightness. The Life Story of an Anthropologist*. New York-Oxford, Berghahn Books, 2006, 293 p., bibl, index, fig.

- 1 PARMIS LES COUPLES CÉLÈBRES d'anthropologues, les Turner occupent une place particulièrement ambiguë, puisque, tout en partageant l'engagement marxiste propre à la génération montante de l'anthropologie britannique des années 1950, ils ont résolument fait de l'expérience mystique le fondement de leur approche et de leur compréhension des rituels. *Lecturer* à l'Université de Virginie depuis les années 1980, rédactrice en chef de la revue *Anthropology and Humanism*, Edith Turner s'inspira pour ses propres recherches de « l'anthropologie de l'expérience », des symboles et des rituels, développée par son mari Victor Witter Turner (1920-1983), élève et disciple de Max Gluckman.
- 2 Loin d'un journal intime qui livrerait aux appétits du lecteur l'anthropologue sous les traits d'un être éprouvé par la vie, Edith Turner nous invite humblement à la suivre dans son quotidien d'épouse, de mère, de collaboratrice et de continuatrice de l'approche développée par Victor Turner, qui lui offrit la possibilité de passer de la littérature comparée à l'anthropologie. Pas de dates précises, ni de révélations fracassantes. Il ne s'agit là ni de faire une histoire ni même une ethnographie, mais juste de proposer un récit de vie, comme l'indique clairement le choix du sous-titre. Il se dégage néanmoins de ce projet narratif une démarche réflexive prégnante, invoquée pour mieux saisir la cohérence de cette anthropologie de l'expérience dont se réclame l'auteur.
- 3 Construit sur une trame chronologique et dramatique, l'ouvrage tente ainsi de dégager une logique à son parcours de vie en un retour réflexif sur son éducation et sur sa vie

de femme. Pour cette fille de missionnaire, l'étude comparée des rites devient un préliminaire à l'approche anthropologique. Par la suite, les épreuves de la vie, en l'occurrence la perte d'un enfant en bas âge, sont placées par l'auteur au fondement d'une méthode de travail mise en place progressivement et affirmée tout autant comme une co-expérience que comme un exercice de traduction littérale de son propre vécu.

- 4 De là découle une double approche qui caractérise le projet des Turner et qui pourrait également expliquer la carrière de Victor dans quelques-unes des plus prestigieuses universités américaines : le souci du social et le partage de la spiritualité. En effet, le couple peine à trouver sa place dans les choix politiques et théoriques de l'anthropologie britannique des années 1950. Il se heurte à la quasi-impossibilité de partager avec leurs collègues leur point de vue sur une autre forme d'implication, à savoir le religieux en tant que pratique de l'anthropologue croyant, la spiritualité comme élément de compréhension et non pas uniquement comme pratique à étudier. De fait, de l'École de Manchester, dont font initialement partie les Turner, et qui se distingue par la recherche des « processus sociaux », à celle des théoriciens de Cambridge en passant par le haut degré d'abstraction symbolique et l'obsession pour la structure développés par les anthropologues d'Oxford, leur projet d'insérer leur propre vécu mystique à l'étude des rituels ne manque pas de surprendre. Comme l'écrit Edith Turner : « Nous étions les sujets de notre propre théorie qui se développait précisément là » (p. 97).
- 5 Fidèle à son projet de récit de vie, l'auteur ne l'enferme pas dans une trame qui ferait de l'anthropologie une histoire de famille, une tradition familiale. L'anthropologie est ici affaire de mode de vie, de lectures, de rencontres et d'implication. On n'échappe cependant pas à l'incontournable figure de la « vocation » (p. 59) propre au récit de légitimation *a posteriori* et dont la logique ne devrait cesser d'être interrogée par tout anthropologue « qui sait (ou devrait savoir) que ce qui est pourrait ne pas être ou être autrement » (p. 24).
- 6 Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un ouvrage dérangent à plus d'un titre par la forme d'implication décrite et assumée par l'auteur, dont on ne peut mettre en doute la sincérité, ni la conviction. Promotrice de l'anthropologie de l'émotion comme procédé de compréhension par l'expérimentation, par le partage de cet être « social », de ce « Nous » en construction dans l'expérience spirituelle, Edith Turner propose également sa variante de l'humanisme anthropologique. En effet, pour elle, « les peuples autochtones ont mal compris les anthropologues. Ils ne sont pas vraiment des analystes au sang-froid. Nous n'avons encore rien vu de tout le bien qu'ils peuvent faire » (p. 91).